PIERRE COUTRAS

30
1918

LES TRIBULATIONS D'UN JEUNE ÉCRIVAIN

PRÉFACE PAR M. X...
de l'Académie Française.

« En général, gens qui pensent et gens qui gouvernent ne s'occupent pas assez du sort de cette jeunesse qui se précipite avec une ardeur si intelligente et une patience si résignée dans toutes les directions de l'Art. »

VICTOR HUGO.

Prix : 3 francs

PARIS
ÉDITION DE LA " REVUE DES INDÉPENDANTS "
—
1918

RF

LES TRIBULATIONS
D'UN JEUNE ÉCRIVAIN

3395

8° Z
20450

DU MÊME AUTEUR

14, RUE REINARD, à MARSEILLE

En Librairie :

Méli-Mélo. Poésies. (*Revue des Indépendants*).

Les Tribulations d'un Auxiliaire. Étude Psychologique. (*Lethielleux*).

Les Tribulations d'un Propriétaire pendant la guerre. Étude de Mœurs. (*Perrin et Cie*).

L'Araignade. Poèmes héroï-comiques. Préface par LA FONTAINE. (*Revue des Indépendants*).

Pour paraître prochainement :

Les Poèmes du Chauffeur. Poésies.

Les Tribulations d'un Poilu. Roman.

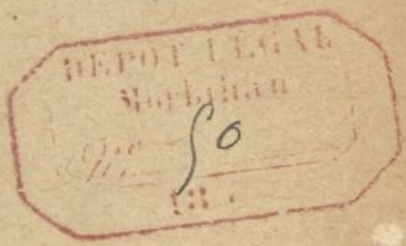
Seéniophrès. Roman égyptien de la XII^e^ Dynastie.

Les Tribulations du Nouveau-Né. *Conte hypothétique.*

Les Tribulations du Défunt. *Sensations vécues.*

PIERRE COUTRAS

LES TRIBULATIONS D'UN JEUNE ÉCRIVAIN



PRÉFACE PAR M. X...
de l'Académie Française.

« En général, gens qui pensent et gens qui gouvernent ne s'occupent pas assez du sort de cette jeunesse qui se précipite avec une ardeur si intelligente et une patience si résignée dans toutes les directions de l'Art. »

VICTOR HUGO.

PARIS
ÉDITION DE LA " REVUE DES INDÉPENDANTS "
—
1918

Reproduction, Traduction et Adaptation Cinématographique réservées pour tous pays, y compris le Groënland, le Désert de Gobi et le Pôle Sud.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

PRÉFACE

Mon cher Ami,

C'est avec le plus vif et le plus grand empressement que j'accepte de préfacer votre ouvrage, car composer des préfaces est notre seule occupation, notre seule distraction, notre seul métier, notre seule raison d'être, même, à nous autres, Académiciens, épuisés, vidés maintenant par tous les efforts qu'il nous a fallu accomplir, tous les livres qu'il nous a fallu bâcler, tous les calculs qu'il nous a fallu mûrir et déjouer, pour obtenir cette distinction si rare et si prisée à juste titre.

J'aurais aimé que vous missiez, comme il est d'usage, mon nom sur votre livre, afin qu'on l'achetât; et j'ai bien peur que le vôtre seul, en dépit de l'intérêt très réel du récit, n'obtienne point, de la part du public, les mêmes accès de lyrisme ni les mêmes gestes de générosité.

Cependant, puisque vous tenez malgré tout à tenter cette douloureuse expérience, je profiterai de mon incognito pour vous dire certaines choses que vous semblez ignorer, sur le Style et sur le Succès

d'un ouvrage. Je vous rappelle à ce sujet votre promesse de ne *jamais* (car je suis immortel et le temps ne compte pas pour nous) dévoiler mon nom à personne, pas même à mes collègues. Que penseraient-ils, Grands Dieux ! s'ils savaient que c'est moi qui ai écrit cette préface !

Tout d'abord, permettez-moi de vous féliciter très sincèrement (cette fois enfin, ne signant pas, je puis être sincère !) pour vos *Tribulations d'un Jeune Écrivain*. C'est ordonné, c'est gai, c'est spirituel, c'est observé, en un mot, c'est enlevé.

Mais.... et voici le sujet de mes observations : *c'est trop bien écrit !*

Parfaitement, mon jeune ami ! Vous vous figurez sans doute être encore à l'école. Là, en effet, pour avoir de bonnes notes, il faut polir son style, corriger ses phrases, éclaircir le sens de ses périodes, en un mot faire quelque chose de simple, de net, de lumineux. Mais vous n'êtes plus à l'école que je sache, du moins votre ouvrage n'est pas un devoir et il ne s'adresse pas au Maître, mais au Public, ce qui est tout différent, quoique le public soit notre maître.

Vous venez, pour vos *Tribulations*, si j'en juge par leur fini, leur clarté, leur simplicité, d'employer inutilement un temps considérable et de vous livrer à un travail colossal dont vous ne serez jamais récompensé. Vous avez perdu probablement quinze ours de votre vie, peut-être davantage, vous avez peiné, vous avez bûché, et l'on dira, en vous lisant, que : « Vous n'avez pas de style ».

Le lecteur qui vous entendra sans effort, s'amusera sans doute, il rira, mais il ne vous considérera pas comme un grand écrivain. Il sera persuadé qu'il pourrait lui-même écrire ainsi, sans se rendre compte non-seulement des deux semaines de labeur énorme que vous avez vécues, mais encore de la science qu'il vous a fallu acquérir auparavant, et du talent que vous avez dû déployer pour arriver à cette perfection... j'allais dire académique, je dis classique, dans les deux sens.

Prenez donc modèle sur nous, les Grands Écrivains Modernes, examinez nos phrases mouvementées, désordonnées, échevelées, longues, incorrectes, obscures, nos termes à peu près, nos comparaisons vagues, nos périphrases inintelligibles, vous vous apercevrez combien il est pénible de nous lire, combien nous arrêtons l'esprit du lecteur, combien nous le forçons à réfléchir, agissez ainsi et vous aurez un style. Ce style sera personnel parce que naturel, et littéraire parce que obscur.

Et le public qui ne comprendra rien dira, en essayant de le lire sans y parvenir : « Que c'est profond ! que c'est bien pensé ! que c'est beau ! L'auteur possède un cerveau puissant ; c'est un grand psychologue ; il a des idées vastes et innombrables, il est très fort ; c'est un Génie ! »

Vous obtiendrez tout cela pour chaque livre, en travaillant trois jours seulement, et sans vous tourmenter l'esprit pour chercher à exprimer clairement ce que vous ne sentez que confusément, sans

vous énerver à remettre cent fois votre ouvrage sur le métier. Croyez-en ma vieille expérience.

Il existe des chefs-d'œuvre dans d'autres domaines que celui de l'Art : une automobile, une rotative linotype, par exemple. C'est plus beau d'avoir inventé cela que d'avoir écrit un beau livre. Eh bien, jamais on n'appellera cela un chef-d'œuvre. On passera devant sans l'admirer. Et si on l'examine, on ne songera pas à s'attendrir, à *sentir*, à penser. C'est trop clair, trop précis, trop à la portée de tout le monde. Mais devant une vieille toile écaillée, devant une vieille épopée radotée, on s'extasiera, on se perdra en admirations passionnées : on appellera cela de l'Art. Tout ça parce qu'on n'y aura absolument rien compris !

Je vous ferai la même remarque au sujet du titre d'un ouvrage. Vous avez tort de croire qu'un titre net et explicite alléchera le lecteur. Pour un manuel, un ouvrage scientifique, je suis de votre avis : le titre ne peut pas être trop précis ; mais pour un livre de littérature, il vaut mieux chercher quelque chose de bien compliqué, de bien inconnu ou de bien idiot, pour obtenir du succès. Et cela en vertu des idées du public exposées ci-dessus.

Votre ouvrage actuel aurait gagné des milliers d'acheteurs de plus à s'appeler par exemple : *Le Fer de la Lance*, *Les Piquants du Marron*, *le Verbe et la Plume*, ou simplement : *La Lumière*, *Le Trou*, *Le Venin*, ou autre, *ejusdem farinae*. Avec un pareil frontispice, votre livre eût obtenu un succès fou —

que je lui souhaite de tout cœur, quand même, ne serait-ce que pour l'expansion de ma préface.

Et si, avec cela, il avait été écrit d'une façon illisible, en un style littéraire, quoi ! il aurait passé à la postérité, il serait devenu immortel — ce que je lui souhaite de tout cœur, malgré tout, ne serait-ce que pour la gloire de ma préface. Parce qu'enfin on a beau ne pas signer un écrit, on est toujours fier de sa célébrité. C'est même une jouissance spéciale dont les auteurs à pseudonymes sont très friands.

Vous avez passé près de la vérité, en disant au chapitre XIII : « Il existe une foule de livres que leur auteur a été le seul à comprendre ; jamais personne n'a pu y arriver après lui, ni même, le plus souvent, à les lire... et ce sont des chefs-d'œuvre. » Mais vous n'avez pas vu la vérité, car vous vous êtes imaginé que ces auteurs avaient fait tout leur possible pour « les rendre intéressants et d'une compréhension facile ». Là, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, vous n'avez pas vu juste : ils l'ont fait exprès au contraire, et ceux-là ne sont pas « quelques originaux indignes du titre d'Hommes de Lettres », ce sont la généralité des hommes de lettres, les seuls que le public et leurs confrères appellent ainsi.

Vous commettez la même erreur sur les titres d'ouvrages, vous me permettrez de l'avouer, n'est-ce pas ? C'est avec intention qu'il en a été choisi de si stupides et de si insignifiants.

Quant aux railleries, amusantes et fines du reste, que vous vous permettez à l'encontre des Académi-

ciens, je vous les pardonne volontiers. Et je ferais de même sans le voile de l'anonymat, car aucune critique, si virulente soit-elle, aucune attaque, aucune calomnie ne nous ont jamais troublés : nous planons si haut au-dessus du profane que, près des dieux dont nous partageons l'immortalité, les gestes des humains ne peuvent que nous laisser impassibles.

Vous êtes tous les mêmes, vous autres, jeunes écrivains de talent — et nous avons été comme vous dans le temps —, vous dénigrez ce que vous ne pouvez atteindre.

Aussi, je vous souhaite une chose pour votre punition, celle qui a été la mienne, c'est qu'un jour vous regrettiez tous vos sarcasmes, parce que ce sera vous-même que vous aurez tourné en ridicule dans ce livre-ci. Alors vous vous repentirez de l'avoir écrit jadis ; mais il sera trop tard, vous ne pourrez plus le supprimer, et l'on vous servira à vous tout ce que vous aurez dit de nous !...

X...

de l'Académie Française.

DÉDICACE

A tous mes jeunes Confrères des Lettres, à tous ceux venant d'embrasser cette noble carrière qui est en même temps le plus dur des métiers et la plus belle des professions, je dédie affectueusement ce livre.

C'est pour eux que je l'ai écrit, il est à eux, il leur appartient.

Qu'ils veuillent bien en agréer l'hommage !

Puissent-ils se reconnaître dans le héros ; puissent-ils aimer ce jeune écrivain qui s'est trouvé comme eux aux prises avec les difficultés des débuts ; puissent-ils surtout réussir comme lui, mieux que lui !

Avec de l'enthousiasme, de l'audace et surtout de la volonté persévérante, cela leur sera facile, car ils ont tous du talent et quelques-uns du génie.

Les Jeunes d'aujourd'hui, dont on rit souvent, sont les Célébrités que l'on vénérera demain ; c'est parmi leurs noms inconnus encore que se cachent ceux que tout l'univers prononcera bientôt ; ils sont l'avenir de la Patrie immortelle, et c'est à eux qu'incombe la lourde mais glorieuse tâche de faire rayonner l'Idée française sur le monde.

P. C.

INTRODUCTION

Au moment de commencer le récit des Tribulations de ce jeune Écrivain qui désira devenir l'égal des Maîtres et qui souffrit de multiples tourments pour y arriver, qu'il me soit permis d'invoquer les Muses, suivant l'usage antique, pour que ces gracieuses et tendres Divinités viennent guider ma plume au milieu des écueils de toutes sortes que je vais rencontrer sur ma route.

Je laisserai Uranie, Clio, Euterpe, Polymnie et Terpsichore à leurs saintes occupations, auprès des astronomes, des historiens, des musiciens, des poètes et des danseurs, mais j'invoquerai les toutes belles Thalie, Melpomène, Erato et Calliope, car les aventures de mon Héros à la conquête de la Gloire seront tour à tour comiques et tragiques, lyriques et épiques.

Dignes filles de Jupiter, soyez-moi favorables ! Faites descendre en mon esprit recueilli la sainte inspiration qui rend le travail facile, et tenez-vous à mes côtés pour qu'il me soit agréable !

Donnez-moi, quand il faudra, les accents qui conviennent au rire ou à la douleur, aux éclats de la passion ou au fracas des grandes actions.

Éloignez de mon âme le venin de la méchanceté, et le poison lent de la bêtise. Que le lâche mensonge jaunâtre

retourne sur ses pas ! Que la jalousie visqueuse aux doigts crochus dorme dans son antre humide, et que la haine sinistre, aux griffes acérées et aux dents pointues, demeure dans sa cage de fer à se déchirer et se ronger elle-même !

Mais, ô Muses, amenez avec vous la plaisanterie enjouée à la figure ouverte ; le courage de l'opinion, porteur de toutes ses armes ; la satire, à la bouche fine et fraîche ; l'esprit aux yeux perçants et à l'haleine parfumée ; l'affection, si belle, avec ses mains toujours tendues ; la vérité, encore plus belle, avec le visage découvert, cette fois, pour que nous puissions la contempler tous !

Et maintenant que me voilà entouré de déesses propices, que je sens leur influence agiter mon esprit et leur souffle pousser ma plume, je puis hardiment me lancer dans l'inconnu à la suite de mon Héros. Si je fais un faux pas, les quatre sœurs sont là pour me relever, et si je m'égare, elles me ramèneront dans le droit chemin !

Et nunc erudimini....

I

SOUVENIRS DU PASSÉ

« Je suis jeune il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années. »
(CORNEILLE, *Le Cid :* II, 2).

Charles Patay était à peine âgé de quatorze ans, et commençait sa troisième, au Lycée de M..., lorsqu'il écrivit son premier ouvrage digne de ce nom.

Cela s'intitulait *Le Revenant*. Il s'agissait d'un bonhomme à cheveux rouges qui assassinait son ennemi pendant le sommeil, au moyen d'un revolver chargé de poudre « sans bruit ni fumée ». Puis, les gendarmes à ses trousses, réfugié dans un vieux château, une nuit d'orage, il voyait le fantôme de sa victime se dresser au milieu de la salle, venir le prendre en silence et le descendre dans un souterrain humide pour lui plonger un énorme coutelas dans la poitrine. Le dénouement était sinistre.

Les *Contes Fantastiques* d'Hoffmann et les *Histoires Extraordinaires* d'Edgar Poë paraissaient mauves à côté de ce récit horrifiant.

Charles Patay, créateur d'une œuvre pareille, à un âge aussi tendre, aurait pu vraiment dire qu'il était un « jeune ». Mais le pauvre petit, à l'époque, ne recherchait pas encore les faveurs du public, et ne songeait pas à la Gloire.

Il se contenta, comme lecteurs, des quatre-vingts externes surveillés, appartenant à plusieurs classes, que l'on réunissait dans la salle d'étude, pour faire leurs devoirs sous la surveillance d'un pion unique.

« Il se contenta de quatre-vingts lecteurs » ? penseront d'innombrables auteurs célèbres. Sapristi ! j'aurais bien voulu en avoir autant pour mes premières œuvres !

Mais Charles Patay n'avait pas fait imprimer son roman. Il l'avait simplement copié, en trois exemplaires, sur des cahiers que ses condisciples se passaient à la barbe du pion et dévoraient en cachette sous leur pupitre.

Le *Revenant* remporta un énorme succès, non pas de librairie, mais d'étude.

Les camarades de Charles Patay le félicitèrent tant, et lurent son histoire avec une si grande avidité — on se battait, à la récréation, pour avoir un des précieux exemplaires — qu'il écrivit un second ouvrage : *Le Voyage de Bob et de Rip*, puis un troisième : *Les Aventures de quatre Gentilshommes au XVI^e siècle*.

A côté de celui-ci, où il était question d'une jeune fille, jolie à en pleurer, enlevée par un traître deux fois plus traître que Mordaunt, Alexandre Dumas père n'existait plus ; avec celui-là, au cours duquel on suivait en Amérique deux petits garçons, jusque dans les forêts vierges où « la main de l'homme n'a jamais mis le pied », le capitaine Mayne-Reid était enfoncé.

Le succès fut formidable, parmi les élèves du Lycée.

A mesure que les chapitres étaient terminés, ils étaient recopiés par les calligraphes de l'étude, et livrés en pâture aux lecteurs qui se les arrachaient. Les grands, les forts, naturellement se servaient les premiers, les petits ensuite. On attendait avec fièvre la parution des chapitres suivants. Des paris s'engageaient sur le sort des personnages, des

préférences s'établissaient, des critiques s'échangeaient et aussi des coups. Ces enfants ressemblaient déjà à des adultes : il ne leur manquait que la politesse, c'est-à-dire l'hypocrisie.

Charles Patay était considéré par ses condisciples comme un littérateur émérite. Ils le respectaient, ne lui faisaient pas de niches, le regardaient travailler avec déférence ; à la récréation, tous allaient lui serrer la main, comme à un homme, et en sortant, le soir, quelques-uns l'accompagnaient jusque chez lui, l'escortant dans la rue, comme un grand homme.

— Quelle intelligence ! Quelle tête ! quel génie ! disaient-ils.

Charles Patay était le dernier de sa classe. Jamais il ne savait ses leçons, et ses devoirs étaient toujours bâclés.

Pensez donc, la description du serpent qui rampait dans les hautes herbes était bien plus intéressante que la démonstration du carré de l'hypoténuse ! Et comment perdre son temps à traduire du *De viris illustribus* ou du *Selectæ e profanis scriptoribus*, lorsque quatre-vingts lecteurs attendent avec impatience l'issue d'un duel dont dépend l'honneur de huit gentilshommes ?

Voilà pour les devoirs. Quant aux leçons, tout le monde conviendra avec nous qu'apprendre par cœur les Préfectures et les Sous-Préfectures des quatre-vingt-six départements par exemple est loin de valoir la recherche de documents dans Fénimore Cooper, et que l'Histoire de France de M. Brugerette paraît indigeste à côté de la *Vie des Grands Capitaines* du seigneur de Bourdeilles !

Quel paresseux ! Quel ignorant ! Quel élève peu intelligent ! disaient les professeurs.

Et de fait, Charles Patay, pour ceux qui ne lisaient pas ses romans, pouvait passer pour un imbécile.

Il restait de longues heures, assis sur son banc, les bras inertes, le regard au plafond, l'air hébété ; souvent, quand on l'appelait, il ne répondait pas ; plusieurs fois, on l'avait vu rire sans motif, et au contraire lorsque toute la classe s'était esclaffée bruyamment à la suite d'une plaisanterie plus ou moins spirituelle du maître, il était demeuré sérieux, triste.

A la récréation, il s'arrêtait soudain de jouer, et il allait se promener tout seul, en marmottant et en gesticulant. A ces moments-là, sa figure s'éclairait, ses yeux brillaient ; les pions prenaient alors ces reflets d'intelligence pour de la folie.

Les mauvaises notes et les consignes du dimanche pleuvaient. Les nouveaux romans aussi.

Après les *Aventures de quatre Gentilshommes*, ce furent : *Les Mémoires d'une Araignée*, l'*Histoire d'un Pou*, les *Souvenirs d'un Tramway*, les *Contes Horribles*, *le Vieux Chemineau*, l'*Épouvantable Histoire d'un Gendarme Complaisant*, etc..., etc...

Si Charles Patay avait continué à produire ainsi toute sa vie, il aurait pu rivaliser avec le grammairien-compilateur Didyme d'Alexandrie qui, sous Auguste, publia 3.500 volumes !

Les années passaient : les « grands » s'en allaient, les « petits » les remplaçaient, des « nouveaux » arrivaient, mais le succès de Charles Patay continuait, toujours aussi vif.

En seconde, comme en Rhétorique et en Philosophie, c'était toujours le même empressement effréné pour lire ces récits curieux, originaux, pleins d'observation, spirituels, cinglants, intéressants au plus haut point, surtout pour ces jeunes intelligences dégoûtées des classiques, avec leurs tragédies surannées, leurs discus-

sions philosophiques stériles et leur morale rébarbative.

Cependant, à mesure que les ouvrages de Charles Patay se multipliaient, avec ses mauvaises notes, ses retenues et ses bizarreries, l'opinion de ses condisciples finit par se façonner sur celle des maîtres et, quoique dévorant toujours ses œuvres avec la même rage et pensant tous qu'ils auraient été incapables d'écrire aussi bien que lui, ils le considéraient comme un peu fou. Patay le fou ! l'appelaient-ils.

Sans le savoir, ils partageaient la théorie de Lombroso qui voit un fou dans tout homme de génie. Nous signalons le cas aux partisans de cette thèse, ce qui leur permettra peut-être d'ajouter un exemple de plus aux milliers qu'ils possèdent déjà.

Malgré sa « fainéantise » et sa « faible intelligence », Charles Patay fut reçu aux examens du baccalauréat, première et deuxième partie. Il ne passa pas avec félicitations, mais enfin il fut reçu, chaque fois, à l'écrit et à l'oral.

— C'est une injure faite au Travail ! dit le proviseur, la première année, en apprenant cette réussite inespérée.

— Mais un hommage adressé à l'Intelligence ! répondit fièrement Charles Patay qui avait préparé le *Programme* en trois mois, temps pendant lequel ses condisciples se passèrent de lectures vraiment intéressantes. Ils se consolèrent en bûchant eux aussi le Programme.

Lorsque Charles Patay fut bachelier, le proviseur et les professeurs se dirent :

— Est-ce que par hasard ce jeune homme serait aussi intelligent que nous ? Il a un diplôme !

Charles Patay éprouvait du plaisir à écrire. C'était avec une satisfaction toute particulière, une jubilation intime, un goût très vif, qu'il créait des personnages, inventait des

situations, animait des objets, faisait parler des bêtes et des choses.

Cela le charmait, le fascinait, de fixer sa pensée, de donner une forme arrêtée, exacte, à ce fluide si rapide et si changeant. Il admirait cette admirable invention qui permet d'enclore tout dans des mots, uniquement composés avec vingt-cinq lettres, et de coucher là, sur son papier, les petits dessins qui signifiaient ce qu'il voulait, depuis la fantaisie la plus haute jusqu'à la plus basse réalité.

Et il travaillait beaucoup. Non-seulement en classe, en étude, et pendant les récréations, mais encore chez lui, de grand matin ou le soir, très tard.

Mais il ne ressentait pas ces jouissances intellectuelles ineffables sans traverser des moments pénibles de souffrance et d'angoisse, par exemple lorsque les idées, venant en foule pressée, ne se laissaient pas coordonner ni énoncer par des mots exacts ; ou encore, la nuit, lorsqu'il voyait des plans, des situations, des dénouements, dans le demi-sommeil, et que son cerveau se fatiguait, malgré lui, à combiner, à chercher, à penser... et que souvent, le lendemain, tout était oublié, les jolies phrases vues en rêve évanouies, les tournures savantes fondues.

Charles Patay était donc le véritable écrivain. Obéissant à sa vocation, il avait commencé à écrire pour écrire, et non pour être lu.

Puis, il avait prêté son cahier à ses voisins d'étude qui le lui demandaient, intrigués par son travail mystérieux, et curieux de savoir ce qu'il griffonnait.

Ce n'est qu'à la suite de l'enthousiasme de ces premiers copains-là qu'il avait permis aux autres de lire son œuvre, et que sa petite célébrité était née. Dès lors, il écrivit aussi pour être lu : il devint un véritable homme de lettres.

Et tout en grandissant avec sa célébrité, il éprouva les charmes du succès, et il connut, dans sa sphère, l'ivresse de la gloire.

Cette gloire était pure et elle était facile. Ce jeune auteur se trouvait en rapports immédiats avec ses lecteurs ; ses ouvrages passaient directement et rapidement de lui à eux sans formalités préalables ; il n'avait pas besoin d'éditeurs, ni d'imprimeurs, ni de commissionnaires, ni de service de Presse, ni de libraires ; et ses lecteurs, tous de la même culture que lui, l'appréciaient sans arrière-pensée, sans jalousie, sans bourrage de crâne de critiques, et gratuitement.

Combien il devait regretter souvent et grandement plus tard ces premières « éditions » du Lycée, avec les charmes de leur succès et l'ivresse de la gloire pure et désintéressée qu'elles lui avaient donnée ! Surtout qu'elles lui apparaissaient alors entourées de cette atmosphère rose et tendre, à travers laquelle, une fois devenus hommes, nous revoyons toujours nos années de jeunesse.

A l'époque où ses camarades se mirent à apprécier ses romans, les jouissances que Charles Patay éprouvait en écrivant augmentèrent, car elles se doublaient pour lui du plaisir futur que ressentiraient ses lecteurs et qui se transformerait en félicitations, en admirations, en hommages, en éloges. Autrement dit, à la satisfaction de sa passion d'écrire venait s'ajouter celle de la vanité chatouillée, de l'amour propre flatté, de l'égoïsme assouvi — cet instinct que tout être porte en soi et qui lui permet de vivre.

Mais son travail et ses souffrances s'accrurent aussi. Il recherchait encore plus longtemps le mot propre, l'expression juste, la phrase à effet, maintenant qu'il savait que sa pensée devait être lue et repensée par d'autres ; et

DERNIÈRES ÉDITIONS

DE LA

" REVUE DES INDÉPENDANTS "

Paul BERTRAND

Poèmes et Chants de guerre.
Doulce France (un acte en vers).

Général BRUNEAU

Le Christ à Verdun (poème), avec un dessin de l'auteur.

Pierre COUTRAS

Méli-Mélo (poésies).
L'Araignade (poème héroï-comique) avec Préface par La Fontaine.
Les Tribulations d'un Jeune Ecrivain (roman). Préface par M. X..., de l'Académie Française.

Théo MARTIN

Les Chants qui pleurent (poésies), avec un portrait de l'auteur.
L'Aube grise (poésies). Préface de Jean de Malguénac.

André MAS

Les Allemands sur Vénus (roman scientifique).

Robert MORCHE

Poèmes de Guerre, avec un portrait de Paul Déroulède.
Nos Confidences (album de confidences).
Guide de l'Ecrivain (guide technique). Préface par Stéphen Liégeard.

Gaston PICHOT

A nos Morts Glorieux (poésies).
La Sublime Epopée (poème), avec portrait de l'auteur et préface de Robert Morche.

H. REGNAULT et L. BAFFERT

Le Bonheur existe (étude philosophique).

A. SAINT-LÉGER

Nos Cœurs et leurs Ames (poèmes).

Jac SEKSIK

Douleur d'aimer (roman), avec préface de Pierre Coutras.

Adrien THÉRY

Feuillets épars (poésies). Préface de Robert Morche.

Christiane DE THRACY

Les Frissons du Drapeau (poèmes).
A côté du Bonheur (roman).

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE Frères.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre